

chose de sa force dans la traduction imparfaite d'une néophyte aussi inexpérimentée que l'était la jeune Indienne. Mais les doctrines étaient trop abstraites en elles-mêmes pour pouvoir être saisies, à première vue, par l'intelligence grossière d'un barbare. Peut-être aussi Montézuma pensa-t-il qu'il n'était pas plus monstrueux, après tout, de se nourrir de la chair de son semblable que de celle du Créateur lui-même (33). Il avait été, d'ailleurs, plongé dès le berceau dans les superstitions de son pays. Élevé dans les pratiques les plus strictes de sa religion, il avait lui-même rempli les fonctions sacerdotales avant d'être appelé au trône par élection, et il était maintenant le chef de la religion et de l'État. On ne pouvait guère espérer qu'un tel homme fût accessible aux arguments ou aux moyens de persuasion, lors même qu'il aurait eu affaire à un théologien plus exercé que le commandant espagnol. Pouvait-il abjurer des croyances identifiées, en quelque sorte, aux plus chères affections de son cœur, aux éléments mêmes de son être ? Pouvait-il renier les dieux qui l'avaient élevé au faite des honneurs et de la prospérité, ces dieux dont les autels étaient spécialement confiés à sa garde ?

Montézuma écoute, cependant, avec une silencieuse attention, jusqu'à ce que le général eut terminé son homélie. Il répondit alors qu'il savait que les Espagnols avaient tenu le même langage partout où ils avaient passé. Il ne doutait point que leur dieu ne fût, ainsi qu'ils le disaient, un être bon. Ses dieux aussi avaient été bons envers lui. Pourtant, ce que son hôte avait dit de la création du monde ressemblait à ce qu'on lui avait appris à croire (34). Mais il était oiseux de discuter ces

(33) Blanco White a bien fait ressortir l'effet ridicule — si toutefois la gravité du sujet peut autoriser une telle expression — de la croyance littérale dans la doctrine de la transsubstantiation, telle qu'elle existe encore aujourd'hui dans la mère-patrie. (*Letters from Spain*. London, 1822, let. 1.)

(34) « Y en esso de la creacion del mundo assi lo tenemos nosotros creido muchos tiempos passados. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 90.) Voir, pour quelques points de ressemblance entre les traditions

questions. Ses ancêtres n'étaient pas les possesseurs primitifs du pays, et ne l'occupaient que depuis quelques siècles : ils y avaient été amenés par un grand Être, qui, après leur avoir donné des lois et avoir gouverné pendant quelque temps la nation, s'était retiré dans les régions où se lève le soleil. Il avait déclaré, en partant, que lui ou ses descendants viendraient un jour reprendre son empire (35). Les merveilleuses prouesses des Espagnols, la blancheur de leur teint, et la direction d'où ils venaient, tout indiquait qu'ils étaient les descendants de ce grand Être. S'ils s'était lui-même opposé à leur visite dans sa capitale, c'est qu'il avait entendu d'effroyables récits de leurs cruautés ; c'est qu'on lui avait dit qu'ils envoyaient la foudre pour détruire ses sujets, et qu'ils les écrasaient sous les pieds de fer des féroces animaux qui leur servaient de monture. Il était maintenant convaincu que c'étaient là de vaines fables ; que les Espagnols étaient d'un caractère bon et généreux ; qu'ils appartenaient à une race différente des Aztèques, race plus sage et plus vaillante, — et c'était pour cette raison qu'il les honorait.

« Et vous aussi, » ajouta-t-il avec un sourire, « on vous a peut-être dit que j'étais un dieu, que j'habitais dans des palais d'or et d'argent (36). On vous a trompés. Ma maison est spacieuse, à la vérité, mais elle est de pierre et de bois comme les autres ; et quant à mon corps, dit-il en découvrant son bras basané, vous voyez qu'il est de chair et d'os comme les vôtres. Il est vrai que je possède un grand empire, héritage de mes ancêtres ; des terres, et de l'or, et de l'argent. Mais votre souverain au delà des mers est, je le sais, le maître légitime de tout cela. Je gouverne en son nom. Vous, Malintzin, vous êtes son ambassadeur ; vous et vos frères partagerez ces choses avec moi. Reposez-vous maintenant de vos travaux. Vous êtes ici chez vous, et on vous fournira tout ce qui sera

aztèque et juive, liv. 1, chap. 3, de cette histoire, et Appendice, 1^{re} part. n^o 2.

(35) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 81.

(36) Bernal Diaz, *ibid.*, *ubi supra*.

nécessaire à votre subsistance. J'aurai soin qu'on ait égard à vos désirs comme si c'étaient les miens (37). » Comme le monarque achevait ces mots, on put voir quelques larmes rouler dans ses yeux : l'image de son ancienne indépendance se présentait peut-être alors à son esprit (38).

Cortés, tout en encourageant l'idée que son souverain était le grand Être mentionné par Montézuma, s'efforça de consoler le monarque, en l'assurant que son maître n'avait aucune intention de le troubler dans l'exercice de son autorité ; qu'il désirait seulement, par pur intérêt pour lui, opérer sa conversion et celle de son peuple au christianisme. L'empereur, avant de congédier ses hôtes, leur distribua, avec sa munificence ordinaire, de riches étoffes et des bijoux d'or, en sorte que le moindre soldat, dit Bernal Diaz, qui accompagnait Cortés dans cette occasion, reçut au moins pour sa part deux pesants colliers de ce métal précieux. Les cœurs de fer des Espagnols furent touchés de l'émotion que montra Montézuma, non moins que de sa libéralité. Les cavaliers, en passant devant lui, le chapeau à la main, lui firent un profond salut ; et « en nous en retournant, dit le même chroniqueur, nous ne pouvions nous entretenir d'autre chose que de l'affabilité et de la courtoisie du monarque indien, et du respect que nous éprouvions pour lui (39). »

Des réflexions d'une nature plus grave durent naître dans l'esprit du général, lorsqu'il reconnut autour de lui l'empreinte d'une civilisation, et conséquemment d'une puissance, aux-

(37) *Rel. seg. de Cortés, ubi supra.*

(38) Martyr, *De orbe novo*, dec. 3, cap. 3. Gomara, *Crónica*, cap. 66. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5. Gonzalo de Las Casas, Ms., parte 1, cap. 34.

Cortés, dans ses notes succinctes sur cet incident, ne parle que de l'entrevue avec Montézuma dans les quartiers espagnols, où aurait eu lieu la conversation qui précède. Bernal Diaz la place dans l'entrevue subséquente au palais. Quant au fait important, la conversation elle-même, tous deux s'accordent en substance.

(39) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 90.

quelles les rapports exagérés des naturels, rapports suspects en raison de leur exagération même, ne l'avaient pas préparé. Dans la pompe et la sévère étiquette de la cour, il retrouvait ces idées de subordination et de profonde vénération pour le monarque, qui caractérisent les empires à demi civilisés de l'Asie. Dans l'aspect de la capitale, dans son architecture massive et cependant élégante, dans le luxe de ses arrangements, dans l'activité de son commerce, il voyait autant de preuves de progrès intellectuels, de connaissances mécaniques et de ressources nombreuses, possédées par une communauté ancienne et opulente : la foule qui se pressait dans les rues attestait l'existence d'une population capable de tirer le meilleur parti possible de ces ressources.

Chez les Aztèques, Cortés trouvait un peuple également différent du Tlascalan aux mœurs républicaines et de l'efféminé Cholulan, mais réunissant le courage de l'un à l'intelligence plus cultivée de l'autre. Il était au cœur d'une grande capitale, qui ressemblait à une vaste fortification, avec ses digues et ses ponts-levis, et où chaque maison pouvait être facilement convertie en une petite citadelle. Sa position l'isolait du continent ; toutes ses communications pouvaient être interceptées sur un simple signe du souverain, tandis que cette population belliqueuse serait lancée à la fois sur lui et sur la poignée de braves qui l'accompagnait. Que pourrait contre de pareilles chances la supériorité de la science (40) ?

Quant à renverser l'empire de Montézuma, le succès d'une pareille entreprise devait, à présent qu'il avait vu ce monarque dans sa capitale, lui paraître plus problématique que jamais. Il ne fallait pas prendre trop à la lettre la reconnaissance que le prince aztèque avait faite de la suprématie féodale, si je puis m'exprimer ainsi, du roi d'Espagne. Quelques marques de déférence qu'il pût être disposé à lui témoigner, sous l'influence de ses illusions actuelles, — peut-être momentanées, — on ne pouvait supposer qu'il abandonnât avec la

(40) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 8.

même facilité sa puissance et ses États, ni que son peuple y consentit. La susceptibilité et les appréhensions qu'il avait manifestées à l'arrivée des Espagnols, prouvaient au contraire combien il tenait à son autorité. Cortés avait, il est vrai, pour ses opérations futures, un puissant levier dans le respect superstitieux qu'éprouvaient pour lui le prince et le peuple. Il était de sa politique d'entretenir, autant que possible, ce sentiment dans toute sa force chez le peuple et chez le prince (41). Mais, avant d'arrêter aucun plan d'opérations, il voulut connaître par lui-même la topographie et les avantages locaux de la capitale, le caractère de sa population, la nature réelle et l'étendue de ses ressources. Dans ce but, il demanda à l'empereur la permission de visiter les principaux édifices publics.

HERRERA. — TORIBIO dit MOTOLINIA. — PIERRE MARTYR.

Antonio de Herrera, le célèbre historien des Indes, naquit en 1549, d'une famille honorable, à Cuellar, dans la vieille Castille. Après avoir suivi dans son pays les cours ordinaires d'études académiques, il passa en Italie, dans cette terre classique des arts et des lettres, où la jeunesse espagnole de cette époque allait souvent achever son éducation. Il y fit la connaissance de Vespasien Gonzague, frère du duc de Mantoue, et entra à son service. Il demeura auprès de ce prince après qu'il eut été fait vice-roi de Navarre, et en fut tellement estimé, que Gonzague, à son lit de mort, le recommanda vivement à la protection de Philippe II. Ce monarque pénétrant ne tarda pas à reconnaître les excellentes qualités d'Herrera, et lui confia la charge d'historiographe des Indes, création dont l'Espagne est redevable à Philippe. En possession d'un traitement

(41) « C'est l'opinion de beaucoup de gens, dit le père Acosta, que si les Espagnols eussent persisté dans la ligne de conduite qu'ils avaient tenue au commencement, ils auraient pu facilement disposer de Montézuma ainsi que de son empire, et y introduire la loi du Christ sans grande effusion de sang. » Lib. 7, cap. 23.

honorable et de tous les moyens de se livrer aux recherches historiques vers lesquelles ses goûts le portaient, Herrera coula des jours tranquilles au sein des travaux réguliers, mais silencieux, de l'homme de lettres. Il continua d'occuper l'emploi d'historien des colonies pendant le règne de Philippe II, et sous ses successeurs Philippe III et Philippe IV; il mourut en 1625, âgé de soixante-seize ans, laissant derrière lui une haute réputation de talent et de probité.

Herrera a composé plusieurs ouvrages, principalement historiques. Le plus important de tous, celui sur lequel est fondée sa réputation, est son *Historia general de las Indias Occidentales*. Il s'étend depuis l'année 1492, époque de la découverte de l'Amérique, jusqu'en 1554, et est divisé en huit décades. Quatre de ces décades furent publiées en 1601, et les quatre autres en 1615, formant en tout cinq volumes in-folio. Cet ouvrage a été réimprimé en 1730, et traduit dans la plupart des langues de l'Europe.

Le vaste sujet traité par Herrera embrasse tout l'empire colonial de l'Espagne dans le Nouveau-Monde. L'ouvrage est écrit en forme d'annales, et les divers événements survenus dans ces régions éloignées sont disposés dans un ordre exclusivement chronologique, de manière à marcher tous de front et d'un pas égal. Il résulte de cet arrangement peu judicieux que le fil de l'intérêt est continuellement brisé, et que le lecteur, entraîné rapidement d'une scène à une autre, a peine à saisir l'ensemble des faits. Au lieu de s'éclairer à mesure qu'il avance, par l'effet naturel du développement habile d'une narration continue et bien liée, il ne trouve qu'une suite d'aperçus partiels et disjoints, qui jettent la fatigue et la confusion dans son esprit. C'est là, en général, le grand défaut des livres où l'on s'attache trop servilement à la chronologie. Ce défaut a des conséquences plus sérieuses lorsque l'ouvrage, comme dans le cas actuel, est d'une étendue considérable et embrasse une grande variété de détails qui ont peu de rapports entre eux. C'est dans un travail de ce genre qu'on sent la supériorité d'un plan tel que celui qu'a adopté Robertson dans son *Histoire de l'Amérique*, où chaque sujet, occupant sa place propre, indépendante, proportionnée à son importance, produit ainsi sur le lecteur une impression distincte et pour ainsi dire individuelle.

La position d'Herrera lui donnait accès aux rapports officiels des colonies, aux papiers d'État, à tous les documents existant dans les

administrations publiques et qui pouvaient jeter quelque jour sur l'histoire des colonies. Parmi les sources auxquelles il a puisé, se trouvaient quelques manuscrits qu'il n'est pas facile de rencontrer aujourd'hui; par exemple, les mémoires d'Alonzo de Ojeda, l'un des compagnons de Cortés, qui ont échappé à mes recherches en Espagne et au Mexique. D'autres écrits, comme ceux du père Sahagun, si importants pour l'histoire de la civilisation indienne, ne furent pas connus de l'historien. Herrera s'est largement servi des manuscrits qui sont tombés entre ses mains. Il a notamment puisé sans cérémonie dans les écrits de Las Casas. L'évêque avait laissé des ordres pour que son *Histoire des Indes* ne fût publiée que quarante ans après sa mort. Dans cet intervalle, Herrera avait commencé ses travaux, et, comme il avait accès aux papiers de Las Casas, il en profita pour transporter, sans le moindre scrupule, dans son propre ouvrage, des pages et même des chapitres entiers. Dans cette opération, il améliora sensiblement la manière de son original, ramena à la pureté de l'idiome castillan sa phraséologie lourde et embarrassée, et supprima ses déclamations boursoufflées et ses injustes invectives. Mais il a supprimé aussi les passages qui flétrissaient avec le plus de force la conduite de ses compatriotes, et ces éclats d'éloquente indignation qui révèlent dans l'évêque de Chiapa un sens moral si supérieur à celui de son siècle. Au moyen de cette sorte de métempsychose, si je puis m'exprimer ainsi, par laquelle la lettre et non l'esprit du bon missionnaire ont passé dans le livre d'Herrera, la publication de l'histoire de Las Casas est devenue, en quelque sorte, superflue, et c'est une des raisons, sans doute, pour lesquelles elle est restée si longtemps en manuscrit.

En faisant la part des erreurs inséparables d'une composition rapide, et des défauts inhérents à la marche chronologique et pédantesque suivie par Herrera, on doit reconnaître que son ouvrage possède un mérite extraordinaire. Il déroule devant le lecteur toute l'histoire de la conquête et de la colonisation espagnole dans le Nouveau-Monde pendant les soixante premières années qui suivirent la découverte. Les différentes parties de cette narration compliquée sont, ainsi que je l'ai dit, groupées sans art, mais elles sont présentées dans un style pur et simple, assorti à la gravité du sujet. Si Herrera semble, au premier abord, un peu trop porté à exalter les premiers explorateurs de l'Amérique et à jeter un voile sur leurs excès, on peut excuser cette tendance, qui n'était pas l'effet

d'une insensibilité naturelle; mais un sentiment honorable de patriotisme faisait désirer à l'auteur d'effacer autant que possible les taches qui pouvaient ternir l'écusson de son pays pendant cette ère de gloire. L'Espagnol qui arrêta ses regards sur cette période devait être trop ébloui par les gigantesques travaux de ses compatriotes, pour peser bien scrupuleusement le caractère moral de leurs actions et la justice de la cause pour laquelle ils combattaient. Cependant Herrera, quelle que soit sa partialité nationale, ne se fit jamais l'apologiste du crime; et, à tout prendre, il mérite sa réputation de loyauté et de franchise.

Il ne faut pas oublier qu'Herrera a ajouté à son récit des premières découvertes des Espagnols, une masse de renseignements sur les usages et les institutions des peuples indiens, renseignements tirés des sources les plus authentiques. Il en résulte que son ouvrage est le plus complet de tous ceux qui existent sur le même sujet, c'est-à-dire un noble monument de sagacité et d'érudition; le critique, et plus encore l'historien, trouveront qu'ils ne peuvent faire un pas dans le récit des premiers établissements coloniaux du Nouveau-Monde sans avoir recours au livre d'Herrera.

Un autre écrivain fréquemment cité dans le cours de cette narration, est Toribio de Benavente, ou *Motolinia*, surnom indien par lequel on le désigne plus souvent encore. Il était un des douze missionnaires franciscains qui, à la demande de Cortés, furent envoyés dans la Nouvelle-Espagne, immédiatement après la conquête, en 1523. L'humble costume de Toribio, ses pieds nus, et, en un mot, cet extérieur de misère qui distinguent son ordre, provoquaient souvent parmi les indigènes l'exclamation *motolinia!* « pauvre homme! » Ce fut le premier mot aztèque dont le missionnaire apprit le sens, et il en fut si content, parce qu'il peignait sa condition, qu'il l'adopta désormais comme son nom. Toribio se livra avec zèle, ainsi que ses frères, au grand objet de la mission. Il parcourut à pied différentes parties du Mexique, du Guatemala et du Nicaragua. Partout il brava toutes les fatigues pour arracher les naturels à leur sombre idolâtrie et répandre parmi eux les lumières de la révélation. Il se montra aussi sensible à leurs besoins temporels que zélé pour leurs intérêts spirituels, et Bernal Diaz atteste qu'il lui est arrivé, à sa connaissance, de se dépouiller de sa robe pour vêtir un pauvre Indien malade. Et pourtant, ce moine charitable, si tendre et si consciencieux dans l'exercice de ses devoirs chrétiens,

fut un des plus violents adversaires de Las Casas, et envoya en Espagne une remontrance contre l'évêque de Chiapa, rédigée en termes ironiques et insultants. Aussi Quintana, le biographe de l'évêque, s'est-il cru autorisé à insinuer que la souquenille râpée du moine a pu couvrir quelque peu d'envie et d'orgueil mondain. C'est possible. Cependant il serait aussi permis de concevoir quelques doutes sur la prudence de Las Casas lui-même, qui mettait assez peu de modération dans ses actes pour provoquer des attaques aussi vives de la part d'un de ses confrères en religion.

Toribio fut nommé gardien d'un couvent franciscain à Tezcuco. Il continua à s'y occuper activement de bonnes œuvres, et l'on porte à quatre cent mille le nombre des indigènes qui furent baptisés par lui, tant dans cette ville que dans ses différents pèlerinages. Sa piété efficace fut attestée par de nombreux miracles. Un des plus remarquables eut lieu à l'occasion d'une grande sécheresse, dont les Indiens souffraient beaucoup et qui menaçait d'anéantir les récoltes prochaines. Le bon père recommanda aux naturels une procession solennelle à l'église de Santa-Cruz, avec accompagnement de prières et d'une flagellation vigoureuse. L'effet de ces actes de pieuse mortification ne tarda pas à se manifester par des pluies abondantes, qui dissipèrent les craintes qu'on avait conçues, et développèrent toute la fécondité de la terre. On eut, quelques années après, la contre-partie de ce prodige. Des pluies excessives avaient inondé le pays; l'application des mêmes moyens arrêta le mal et exerça une influence non moins favorable sur les productions du sol. Le peuple, dit le biographe de Toribio, fut grandement édifié par ces miracles, qui contribuèrent beaucoup à l'affermir dans la foi. Il est probable que la vie exemplaire et la conversation de Toribio, qui offraient un si beau commentaire des principes qu'il enseignait, firent autant pour la bonne cause que ses miracles.

Après avoir ainsi passé ses vieux jours dans les paisibles et pieux labeurs du missionnaire chrétien, le digne ecclésiastique fut rappelé du théâtre de son pèlerinage terrestre, on ne sait pas précisément en quelle année, mais dans un âge avancé, car il survécut à toute la petite troupe de missionnaires qui l'avait accompagné dans le Nouveau-Monde. Il mourut dans le couvent de San-Francisco à Mexico, et voici en quels termes Torquemada, autre moine du même ordre, fait son éloge : « C'était un homme véritablement taillé sur le modèle des apôtres, orné de toutes les ver-

tus, jaloux de la gloire de Dieu, se complaisant dans la pauvreté évangélique, très-fidèle observateur de sa règle monastique, et zélé pour la conversion des païens. »

De longs rapports personnels avec les Mexicains, et la connaissance de leur langue, qu'il se donna beaucoup de peine pour acquérir, ouvrirent au Père Toribio toutes les sources d'information qui existaient à l'époque de la conquête, relativement à ce peuple et à ses institutions. Il a consigné le résultat de ses recherches dans l'ouvrage que j'ai eu si souvent occasion de citer, *l'Historia de los Indios de Nueva-España*, qui forme un volume manuscrit in-folio. Ce volume est divisé en trois parties. 1° Religion, rites et sacrifices des Aztèques; 2° leur conversion au christianisme et leur manière de célébrer les fêtes de l'Église; 3° génie et caractère de la nation, sa chronologie et son astrologie, avec des notices sur les principales villes et sur les produits commerciaux du pays. Malgré cette division méthodique, l'ouvrage est écrit avec tout le laisser-aller et le décousu de tablettes dans lesquelles l'auteur aurait jeté pêle-mêle ses notes sur tout ce qu'il rencontrait d'intéressant. Sa mission est toujours devant ses yeux, et quelle que soit la nature du sujet qu'il traite, il s'interrompra tout à coup pour raconter un fait ou une anecdote relatifs à ses travaux ecclésiastiques. Les choses les plus extraordinaires sont relatées par lui avec cette gravité crédule si propre à en imposer au vulgaire; et il atteste en bonne forme une multitude de miracles plus que suffisants pour satisfaire aux besoins des jeunes communautés religieuses de la Nouvelle-Espagne.

Cependant, au milieu de cette masse de pieuses fables, l'amateur des antiquités aztèques trouvera beaucoup de renseignements solides et curieux. Toribio, grâce à ses longues et intimes relations avec les Aztèques, était initié à toutes leurs notions théologiques et scientifiques; et comme sa manière, quoiqu'un peu discursive, est simple et naturelle, on saisit facilement toutes ses idées. Les conséquences qu'il tire des faits portent souvent la teinte des superstitions de l'époque et de la nature particulière de sa profession : aussi ne doit-on les accepter qu'avec réserve. Mais comme on ne saurait mettre en doute la bonne foi de l'auteur, non plus que les moyens d'information qu'il a eus à sa disposition, son ouvrage est, après tout, la meilleure autorité que nous ayons en ce qui concerne les antiquités du pays, et son état à l'époque de la conquête. Homme

d'éducation, Toribio put pénétrer plus avant que les soldats illettrés de Cortés, gens d'action plutôt que d'observation. Cependant son manuscrit, quelque précieux qu'il soit pour l'historien, n'a jamais été imprimé, et ne le sera probablement jamais, parce qu'il n'offre pas un intérêt assez populaire. Une bonne partie de ce qu'il contient a passé, sous différentes formes, dans des compilations subséquentes. L'ouvrage lui-même est très-rare. Robertson en avait un exemplaire, à en juger par le catalogue de manuscrits qu'il a donné avec son *Histoire de l'Amérique*; cependant il n'indique pas le nom de l'auteur. Il n'en existe pas, je crois, d'exemplaire, dans la bibliothèque de l'Académie d'histoire à Madrid; et je suis redevable de celui que je possède à l'obligeance d'un amateur de bibliographie, M. O. Rich, actuellement consul des États-Unis à Minorque.

Pietro Martire de Angleria, plus souvent désigné sous le nom de Pierre Martyr, appartenait à une ancienne et très-honorable famille d'Arona, dans l'Italie septentrionale. En 1487, cédant aux instances du comte de Tendilla, ambassadeur d'Espagne à Rome, il accompagna ce seigneur à son retour en Castille. Il y reçut un accueil gracieux de la reine Isabelle, désireuse d'attirer auprès d'elle les étrangers éclairés qui pouvaient exercer une salutaire influence sur la rude et belliqueuse noblesse de Castille. Elle engagea P. Martyr, qui avait été élevé pour l'Église, à se charger de l'instruction des jeunes nobles de sa cour. Ce fut ainsi qu'il se lia avec quelques-uns des hommes les plus illustres de l'Espagne, qui paraissent lui avoir conservé, pendant le reste de sa vie, une vive affection. Il fut employé par les souverains catholiques dans diverses affaires publiques, envoyé en Égypte, et plus tard pourvu d'un bon emploi dans la cathédrale de Grenade. Mais il continua de passer une grande partie de son temps à la cour, honoré de la confiance de Ferdinand et d'Isabelle et de leur successeur, Charles-Quint, jusqu'à sa mort, arrivée en 1525, à l'âge de soixante-dix ans.

Martyr possédait des qualités qu'il est rare de trouver réunies dans un même individu; — un ardent amour des lettres, et cette sagacité pratique qu'on n'acquiert que par l'habitude des hommes et des affaires. Quoiqu'il passât sa vie au sein d'une société brillante et dissipée, il conserva cette simplicité de goûts et cette dignité de caractère qui sont au nombre des attributs du vrai philosophe. Sa correspondance, ainsi que ses écrits plus soignés, s'il en est auxquels

cette épithète puisse s'appliquer, annoncent un esprit éclairé et parfois indépendant : il aurait été, cependant, à désirer que cette indépendance lui eût permis de stigmatiser l'intolérance religieuse du gouvernement. Mais P. Martyr, avec toute sa philosophie, était assez courtisan pour voir d'un œil indulgent les erreurs des princes. Quoique ami des lettres et versé dans la connaissance des trésors de l'antiquité classique, il n'avait nullement le goût de la retraite, et prenait au contraire un vif intérêt aux événements qui se passaient autour de lui. Aussi ses divers écrits, y compris sa volumineuse correspondance, sont-ils le meilleur miroir du siècle dans lequel il vécut.

Son esprit actif était surtout intéressé par les découvertes qui se faisaient alors dans le Nouveau-Monde. Il avait la permission d'assister aux séances du conseil des Indes, toutes les fois que quelque communication importante avait lieu; et il fut plus tard nommé membre de ce conseil. Tout ce qui avait rapport aux colonies passa par ses mains. On lui soumettait la correspondance de Colomb, de Cortés et des autres explorateurs, avec la cour de Castille. Il fit la connaissance personnelle de ces illustres personnages, à leur retour en Espagne, et les reçut souvent à sa table, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans ses lettres. Son témoignage n'est donc inférieur que d'un degré à celui des acteurs du grand drame eux-mêmes. On peut même dire qu'il a un caractère plus élevé, parce qu'il est exempt des préjugés et des passions qu'engendre trop souvent un intérêt personnel dans les événements racontés. Le témoignage de P. Martyr est celui d'un philosophe qui embrasse d'un œil sûr l'ensemble de son terrain, et qui a d'ailleurs pour se guider des lumières et des connaissances préalables que ne possédait aucun des explorateurs et des conquérants du Nouveau-Monde. Son savoir, il est vrai, ne l'empêche pas de tomber quelquefois dans des erreurs; erreurs de crédulité, — non pas de cette crédulité qui a la superstition pour base, mais de celle qui découle de la nature incertaine du sujet : la révélation d'un monde inconnu présentait des phénomènes tout nouveaux, et tellement différents de ce qu'on avait observé jusqu'alors, qu'il était difficile de fixer la limite précise du vrai.

On peut, avec plus de justice, lui reprocher des inexactitudes d'un autre genre, résultant de la précipitation et de la négligence avec lesquelles il écrivait. Mais sur ce point encore, il faut nous mon-

trer charitables envers lui, car il confesse ses imperfections avec une candeur qui désarme la critique. Le fait est qu'il écrivait à la hâte, sans aucune espèce de régularité, et saisissant rapidement l'occasion au passage. Il reculait devant la publication de ses écrits, et ses *décades De orbe novo*, dans lesquelles il a consigné le résultat de ses recherches sur les découvertes faites en Amérique, ne furent publiées en entier qu'après sa mort. L'édition la plus précieuse et la plus complète de cet ouvrage, celle dont nous nous sommes servi, est l'édition d'Hakluyt, publiée à Paris en 1587.

Les ouvrages de P. Martyr sont tous écrits en latin, et en latin qui n'est pas très-pur; circonstance assez singulière, puisque les bons écrivains de l'antiquité lui étaient familiers. Cependant, il maniait évidemment les langues mortes avec la même facilité que les langues vivantes. Quels que soient, du reste, les défauts de son style, la supériorité de son esprit se révèle dans le choix de ses sujets et dans la manière dont il les traite. Il laisse de côté ces détails triviaux qui encombrant si souvent les narrations littérales des voyageurs espagnols, et concentre son attention sur les grands résultats de leurs découvertes, sur les productions du pays, sur l'histoire et les institutions des différentes races, sur leur caractère et leurs progrès dans la civilisation. Ses écrits sont surtout précieux sous un rapport. Ils nous initient à la pensée de la cour de Castille pendant le progrès des découvertes. Ils nous offrent, en un mot, le revers du tableau; et après avoir suivi les conquérants espagnols dans leur merveilleuse carrière d'aventures dans le Nouveau-Monde, nous n'avons qu'à feuilleter le livre de Martyr pour connaître l'impression produite par ces événements sur les esprits éclairés de l'ancien continent. C'est le complément nécessaire de l'histoire proprement dite.

Le lecteur qui désire de plus amples détails sur cet estimable savant, les trouvera dans l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle* (partie I^{re}, chap. 14, appendice, et chap. 19): sa volumineuse correspondance contient sur l'histoire de ce règne les matériaux les plus authentiques.

LIVRE QUATRIÈME.

SÉJOUR A MEXICO.

CHAPITRE PREMIER.

LAC DE TEZCUCO. — DESCRIPTION DE LA CAPITALE. — PALAIS ET MUSÉES.
— HABITATION ROYALE. — GENRE DE VIE DE MONTÉZUMA.

1519.

L'ancienne cité de Mexico occupait le même emplacement que la capitale moderne. Les grandes chaussées y aboutissaient aux mêmes points, les rues se prolongeaient à peu près dans la même direction, du nord au sud et de l'est à l'ouest; la cathédrale couvre, dans la *plaza Mayor*, le terrain où s'élevait alors le temple du dieu de la guerre des Aztèques; et les quatre principaux quartiers de la ville sont encore connus des Indiens par leurs anciens noms. Cependant un Aztèque du temps de Montézuma aurait peine à reconnaître sa capitale dans la moderne métropole qui, semblable au phénix, est sortie, radieuse de beauté, des cendres de l'antique Tenochtitlan. Celle-ci était entourée des eaux salées de Tezcuco, que de larges canaux portaient dans toutes les parties de la ville; tandis que le Mexico de nos jours, situé sur la terre ferme et sur un terrain sec et exhaussé, se trouve, en tirant une ligne de son centre, à près d'une lieue de l'eau. La cause de ce changement apparent de position est la retraite ou plutôt le rétrécissement du lac; ce rétrécissement, effet naturel de la rapidité de l'évaporation dans ces hautes régions,